

MONNAIE DES PAUVRES

A M. ET MME A.-N. MONTPETIT, HUMBLEMENT

Dame, je suis pauvre et ma bourse
Est loin d'être une mine d'or,
Et je n'ai pour toute ressource
Que des vers mal tournés encor !

Mais comme la mystique source
Qui jaillit sous le buis qui dort
De mon cœur, vers vous, à la course
Mes bouts-rimés prennent l'essor.

Ainsi qu'un oiseau de passage
Tout un jour j'ai vécu, peu sage,
Dans votre nid ensoleillé !

Et ce gai sans-gêne qui franchit
Dans votre hospitalité franche
Par un sonnet est mal payé.

D. R. Cheverez

Ottawa, août 1890.

AUX ETATS-UNIS

En vous promenant, le soir, vous pouvez être accosté en plein trottoir. Un monsieur, sans autres préliminaires qu'un gracieux sourire, vous pose d'un ton mystérieux cette petite question :

— Voulez-vous passer une soirée en même temps utile et agréable ?

Un peu surpris, vous vous demandez ce que peut bien cacher cette question. Votre esprit, pourtant en conjectures, se figure un banquet intime où l'on veut à tout prix éviter le nombre néfaste de 13 par l'adjonction d'un quatorzième convive. Douce tâche où ceux qui vous obligent se croient vos obligés et vous témoignent leur reconnaissance par mille attentions. Peut être encore s'agit-il d'être témoin dans une affaire pressée ?

Sans nous compromettre, toutefois, vous répondez par un :

— Voyons, monsieur, ce que c'est ?

Et votre interlocuteur, redoublant de sourires, vous invite poliment à vous rendre à une réunion religieuse qui va commencer là tout près.

Désillusion complète ! Comme Perrette de La Fontaine, vous pourriez vous écrier : Adieu, veaux, vaches, chous, poulets !

En effet, si dans le sous-sol il y a une cuisine à droite, un café à gauche, un restaurant dans la même maison, ce n'est pas dans cette réunion qu'un estomac vide se sentirait réconforté, car on n'y sert que des consolations spirituelles.

Les fenêtres sont ouvertes et vous laissez voir de la rue toute la congrégation assemblée. Le chant des cantiques vient de commencer, vous n'avez qu'à monter une demie-douzaine de marches, et vous voilà introduit.

Si vous poursuivez votre chemin, vous devez vous attendre à recevoir à tout moment de la main d'un distributeur un petit papier vous avertissant charitablement qu'il y a service divin à tel endroit, telle heure, et que vous y serez le bienvenu.

Rien d'étonnant à cela. Les Etats-Unis sont le pays de Cocagne de la publicité. Tout le monde se sert de ces petits papiers, à New-York. On ne peut faire un pas sans trouver un distributeur qui vous en fourre dans les mains, dans les poches autant que vous en voudrez. Ils peuvent être utiles parfois ; mais le plus souvent on les rejette sans les lire. Les poches d'ailleurs ne sont pas suffisantes, pour peu que l'on ait à faire un trajet de quelque durée. Il y aurait certainement une fortune à faire, rien qu'à ramasser tout ces papiers multicolores qui jonchent le trottoir et font penser à un jour de procession religieuse.

Dernièrement, je voyais distribuer des pages diverses des Evangiles de saint Marc. C'était probablement une édition manquée que l'on cherchait ainsi à utiliser de son mieux.

Dans certains établissements privés ou publics, dans les chemins de fer, il y a des bibles où l'on

peut trouver un passe-temps et des suggestions utiles.

Le protestantisme américain, on le voit, a des vues pratiques et ne dédaigne aucun moyen de propagande.

* * *

Si les protestants sont en général assez libéraux dans leur doctrine, il n'en est pas de même pour leur discipline et les mœurs qu'ils imposent.

C'est en partie à leur influence que l'on doit la loi du dimanche observée avec tant de rigueur dans certaines villes. Rigueur n'est pas le mot exact. C'est vrai en ce qui concerne la fermeture des cafés, tous les débits de boissons sont fermés le dimanche, mais il y a toujours, à côté de l'entrée principale, une porte privée pour ainsi dire. C'est par là que le public viole impunément la loi au nez des *policemen*. Ceux-ci savent parfaitement ce qui se passe à l'intérieur, au besoin ils pénétreront même à la dérobée pour prendre aussi le petit verre que le marchand leur offre ; mais ils veulent tout ignorer, et pour bonne cause.

Cette tolérance, on le comprendra facilement, n'est pas gratuite ; autrement elle serait inexplicable. Elle est pour la police une bonne source de revenus. Les débitants qui ont le bon esprit de ne pas se faire tirer l'oreille pour payer tribut à ce bon ange gardien de nos sociétés modernes, peuvent dormir en toute sécurité. Si de temps à autre il y a un service secret pour découvrir les délinquants, on les prévient charitablement de se tenir sur leurs gardes.

Dans ce cas, il n'y a de pris que le pauvre diable qui, par une juste abstention ou faute de moyens, ne s'est pas unis aux exactions de la police. Un détective s'introduit dans l'établissement, suivi bientôt de *policemen* qui arrêtent le propriétaire et les consommateurs. Ils les traînent tous en bloc à la station de police. Chaque consommateur en est quitte pour payer un petit verre, quelque chose comme une dizaine de piastres, où à passer quelques jours sous le toit hospitalier de cette bienfaisante institution. Le propriétaire du débit n'en est pas quitte à si bon compte.

La loi qui prohibe le vente des liqueurs le dimanche n'atteint pas le but que se sont proposés les instigateurs. Elle n'enlève pas les hommes au cabaret pour les conduire au temple. Elle ne fait que fournir à la police un moyen honteux et inique d'exaction.

Il faudrait l'appliquer sévèrement et indistinctement à tous, ou se contenter de faire fermer les débits sans s'occuper de ce qui se passe à l'intérieur. Ce serait au moins juste et honnête.

Comme cette loi du dimanche est le plus souvent du ressort de chaque municipalité, il est facile de concevoir ce qui se passe pour deux villes voisines, dont l'une a l'avantage d'avoir sa liberté le dimanche comme les autres jours.

Ainsi, par exemple, *New-York* est soumis à cette loi. *Hoboken* ne l'est pas. Bon nombre d'habitants de la métropole vont chaque dimanche à *Hoboken*, se récréer à leur aise, surtout l'été lorsqu'il y a des cafés-chantants en plein vent. C'est si facile ! il n'y a que l'*Hudson* à traverser.

Le Parisien qui débarque dans *Broadway* un dimanche matin, éprouve certainement une drôle d'impression en se trouvant dans une rue quasi-déserte. Les rares passants qu'il rencontre, pour la plupart vont à l'église ou en reviennent. Toutes ces belles maisons aux architectures si variées qui font de *Broadway* une rue vraiment remarquable, sont fermées.

C'est un contraste frappant avec Paris, si gai, si vivant le dimanche, avec ses établissements tout ouverts, ses flots de promeneurs, débordant des trottoirs, s'écoulant dans toutes les directions. Or *New-York*, ce n'est que dans l'après-midi qu'il y a un semblant d'agitation dans les voies de grande communication. Les trains commencent à se succéder un peu plus rapidement pour emmener les promeneurs dans une petite excursion à la campagne.

Le soir, bien entendu, pas de théâtres ouverts, excepté peut-être quelques casinos, qui semblent ainsi donner audience à huis-clos.

Les sociétés de tempérance ont leur utilité incontestable ; mais on peut reprocher à certaines

d'entre elles de vouloir aller trop loin dans leurs prétentions de supprimer complètement l'usage ordinaire des spiritueux, et surtout du vin, au lieu de chercher simplement à en corriger l'abus.

En tout cas, la prohibition du commerce des liqueurs est devenue une bannière électoraire autour de laquelle se sont rangés de nombreux partisans.

Louis de Saintes

VINGT-UN ANS

HOMMAGE A MA MÈRE

Il est un âge après lequel l'adolescent soupire avec ardeur, il est une illusion qui dans le lointain apparaît plus radieuse et plus dorée que toutes les autres, il est une époque, dans la vie, où toutes les chimères semblent sourire ; et cet âge, cette illusion, cette époque forment ensemble le rêve de la vie à vingt-un ans !

A cet âge, l'on fait une revue du passé et l'on jette un regard sur l'avenir qui monte à l'horizon de la vie ; l'on regrette un peu ce passé dont la durée a été si courte ! puis l'on tourne ses espérances vers cet avenir qui nous tend les bras, sans nous montrer encore le sort qu'il nous destine ; tout dans cet inconnu est mystère, tout y semble enveloppé de profondes ténèbres que n'éclaircissent pas encore la réalité du présent.

Chaque année qui finit est un pas de plus fait vers l'éternité, peut-être, une étape de plus faite vers le néant !

Bien rapides sont les quelques jours que Dieu nous fait respirer au milieu des plus chères affections humaines ! Bien rapide, aussi, est notre voyage sur ce monde terrestre !

Mais, celui qui préside aux destinées de l'Univers l'a ainsi voulu ; c'est en vain que l'on voudrait changer l'ordre des choses de la terre, c'est en vain que l'on voudrait retarder ce char du monde qui roule sans cesse sur la pente de l'éternité ! car le cadran des âges ne cesse de marquer les heures, et les heures ne cessent de se pousser les unes les autres vers le gouffre du temps !

Vingt-un ans ! c'est aussi l'âge où l'illusion du rêve s'efface pour faire place à la froide et triste réalité, c'est l'heure qui sonne l'entrée dans le monde d'une personne qui devra y jouer un rôle, quelque petit qu'il puisse être !

Ainsi est la marche de l'humanité pensante et souffrante vers sa fin dernière ! Ainsi est la vie !

Voyez-vous ce jeune marin qui, après n'avoir essayé longtemps que la petite mer et que les lames légères, lance maintenant son bateau en pleine et haute mer ? Sa barque fragile craque quelquefois sous l'effort de la vague terrible qui la frappe et refrappe avec tant de violence, mais, comme ses pères, il doit braver cet immense océan dont les grottes profondes conservent, peut-être, les restes de plusieurs de ses ancêtres qui sont disparus dans ses abîmes, pendant que la tempête confondait le ciel avec l'espace, et l'espace avec les flots courroucés de l'immensité. Telle est l'image de la vie. Ainsi, le jeune homme, ne naviguant toujours que sur les rives d'une mer paisible, ressemble à l'adolescent qui ne connaît pas encore le monde, et l'heure où il lance sa barque sur la haute mer si terrible et si furieuse, est celle où ce jeune homme atteint sa vingt-unième année, qui est ce qu'on appelle son entrée dans le monde !

Les abîmes de la mer sont les fautes humaines, et les ancêtres du marin sont les générations qui ont passé avant nous et qui y ont péri ; et la tempête qui a causé leur fin dernière ressemble au séduisant appas des voluptueuses passions.

Oh ! néant de l'humanité ! que sommes-nous en face de la grandeur et de l'immensité de l'Univers ? On a beau vouloir éclairer le mystère de l'avenir, on a beau vouloir sonder les profondeurs du destin ; on n'en sait jamais plus sur ses actions futures. L'avenir est toujours caché, et le temps seul lui arrache son voile impénétrable !

Le torrent des âges ne cesse de précipiter ses vagues, et les siècles passent et passent encore, et les flots du même torrent coulent toujours vers le